

Feuilleton du Pays du dimanche : Vaincue

Autor(en): **France, Jeanne**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1899)**

Heft 69

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-248838>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

Souvenirs militaires

DE

François Guélat de Porrentruy
1809-1811

(Suite).

Adolescence de l'auteur.

Je partageais mes loisirs avec M. Thouvenin de Donièvre sur Durbion en Lorraine, lieutenant du 61^e en recrutement. Il avait été en Egypte ; j'étais son ami. sa société était des plus agréables. Nous passions les soirées à jouer aux dames, il y était de certaine force : il prenait pension chez Mme veuve Kusnick et épousa plus tard sa fille Clara, dont il eut deux fils, l'un et l'autre entrés dans l'état ecclésiastique.

M. Platel, son camarade, était en résidence à Altkirch, il devait passer capitaine au 69^e et se trouvait à la veille de partir. Il possédait un caniche dont il cherchait à se défaire, mais il ne voulait le laisser qu'entre bonnes mains. On me fit la proposition de me le laisser, que j'acceptai, et avec une lettre je partis avec mon frère. Après nous l'avoir livré, je l'avais attaché au pied de la table à la brasserie pendant que nous étions allés en ville faire nos commissions : à notre retour, il n'y était plus, il avait rongé sa corde. Je pensai bien que je le retrouverais chez son maître, et là, on me dit que pour le conserver, il fallait placer sous l'aiselle un morceau de fromage de Gruyère, que la sueur, en marchant fort ferait fondre ; de lui en présenter à manger ; qu'alors il ne nous quitterait plus. Cette preuve se réalisa et nous devînmes inséparables. Ce même jour, nous couchâmes à la cure de Perouse (Pletterhausen). M. l'abbé Amen l'aurait gardé volontiers.

Feuilleton du Pays du Dimanche 13

VAINCUE

Mais quand le généreux Emile vit cette scène horrible, les flammes, les affolés aux fenêtres et sur la corniche, il oublia tout, s'élança au milieu des sauveteurs, se prodigua, s'exposa, fit tant et si bien qu'un brandon enflammé l'atteignit en plein front, le renversant : il lui resta tout juste assez d'énergie pour glisser le portefeuille, au hasard, dans un tas de débris humains, et pour se faire conduire à un hôtel où il était inconnu ; à peine fut-il convalescent qu'il partit pour Lausanne.

Il s'était endormi dans son fauteuil, au jar-

Le toutou était devenu pour mon père une véritable compagnie d'agrément ; on va juger de l'instinct d'Uscar (c'était ainsi qu'on l'appelait) par le fait suivant.

Par un jour d'été, nous étions à nous baigner dans la prairie, quand de retour, je m'aperçus de l'absence de ma montre. Rien que de voir l'embarras que j'en ressentais, ce gentil animal semble deviner la perte, frétille de la queue, et par ses gambades en prenant la porte de sortie, semble m'inviter à le suivre, ce que je fis de suite. Arrivé sur les lieux, je le vis gratter la terre avec ses pattes, le museau flairant sur un trou dans lequel je mis le bras jusqu'au coude, sentant l'objet qui y était tombé. Il était fort exercé à ce jeu, et on pouvait parier à coup sûr. Etant resté un soir dehors pour ses ordures, il fut mordu et l'hydrophobie se déclara : mon frère cadet fut obligé de le tuer à l'aide d'une sarbacane pour le tenir à distance.

L'an XIV a été fécond en incidents imprévus. L'armée était aux camps de Boulogne et St Omer, dans l'intention manifeste de traverser le détroit de la Manche qui sépare la France de l'Angleterre de Calais à Douvres. Ce projet gigantesque aurait réussi à la longue, avec des hommes aussi dévoués que l'étaient les Français sous un chef tel que Napoléon. Ce moderne Alexandre aurait probablement marché sur ses traces après la conquête de l'orgueilleuse Albion.

La guerre avec l'Autriche déclarée, des bords de l'Océan, la grande armée se dirigea vers le Rhin. Dans moins de quinze jours, nos braves étaient devant Ulm qui capitula. Le général Mack avec 30 autres généraux et toute la garnison forte de 30,000 hommes mit bas les armes.

Le mois de Vendémiaire a compté seul pour une campagne de guerre. (10 Nivôse an XIV.)

Ici l'ère républicaine finit, pour reprendre le calendrier grégorien. (au 1^{er} janvier 1806.)

din, d'un sommeil de fièvre peuplé de cauchemars et de décevantes images ; un bruit de pas et de voix le réveilla en sursaut.

Il crut rêver encore en apercevant, à travers les branches, dans les lueurs rosées du crépuscule, deux femmes lui souriant : Marthe... et Clotilde... Avec colère il ferma les yeux, trouvant cette hallucination cruelle.

Soudain, deux bras l'entourèrent, un baiser rafraîchit son front meurtri ; la voix caressante de sa sœur prononça son nom.

Effaré, frémissant, il rouvrit les yeux ; devant lui, tout près, Clotilde se tenait debout, les mains jointes, les joues inondées de larmes, un timide sourire sur ses lèvres tremblantes, belle à ravir dans ces rayons crépusculaires qui la nimbaient.

En apprenant qu'il vivait, résolue à la réparation, sûre qu'elle allait l'aimer, vaillamment elle avait dit à Marthe : « Partons sur l'heure...

On lisait en public à la lueur des flambeaux les bulletins rapportés dans le *Moniteur*, journal officiel auquel la municipalité de Porrentruy était abonnée.

M. Béchaux, Sébastien régisseur des sels, en fit la lecture sur le balcon de l'hôtel de ville.

Peu après entra en ville un militaire en uniforme étranger, chapeau rond retroussé sur le bord à la Henri IV, de tournure dégagée, hâvre sac au dos et baton en main, prenant la rue des Ursulines sans s'arrêter ; j'appris bientôt que c'était M. Philippe de Rosé cadet dans les chasseurs tyroliens, fait prisonnier par la capitulation d'Ulm, qui avait obtenu la permission de venir passer le temps de sa captivité dans ses pénates à Porrentruy. (*)

Il avait été lieutenant au régiment autrichien de Colloredo, et quelques années auparavant je l'avais vu en tenue dans l'espoir de contracter mariage avec M^{lle} Farine de Saignelégier, riche et fille unique (*) du maire : une indiscretion le rompit, et se trouvant sans fortune, obligé de reprendre du service, il avait été en sa qualité de noble, admis dans ce grade, équivalent à celui d'adjudant sous officier en France.

Il souffrait de ce changement, n'osait sortir ni recevoir chez lui, mon cœur m'y attira ; une simple visite de politesse me gagna son amitié, son affection, ses épanchements ; il n'était pas sans talent, en dessin et en musique. J'évitais de lui parler de nos nouveaux succès, dans la

(*) La famille de Rosé, qui habitait le bâtiment de ce nom au fond de la cour de l'hôpital, est éteinte aujourd'hui. Elle avait occupé des charges importantes dans l'évêché. A la Révolution, l'oncle du jeune officier François Ignace Meinrad Xavier Rosé de Multemberg, était grand doyen du chapitre cathédral d'Arlesheim : il est décédé à Fribourg en Brisgau. Un autre neveu, chanoine de Moutier-Grandval a montré un dévouement remarquable à administrer au péril de sa vie les secours de la religion aux populations d'Ajoie pendant la Terreur. C. F.

(*) Qui depuis a épousé M. Garnier, docteur médecin.

allons le surprendre... je suis sa femme. »

Et voici qu'à présent sa belle vaillance était tombée... elle n'osait plus... Elle sentait que, s'il s'avancait vers elle, elle reculerait... Sa pudeur de jeune fille arrêta l'aveu et jusqu'à l'expression du repentir.

Mais Marthe était là, Marthe, leur bon ange à tous deux, les réunissant dans ses bras et murmurant tendrement : « Je t'amène ta femme... elle t'a pleuré... elle voulait porter éternellement ton deuil... elle t'aimera... Un prêtre va vous unir, à la chapelle catholique de Lausanne, et aussitôt vous vous envolerez tous deux... bien loin... »

— Clotilde, s'écria le pauvre mari, enivré et doutant encore. Est-ce vrai ?

— Tout est vrai, avoua-t-elle très bas. Pardonnez-moi.

JEANNE FRANCE.

crainte de toucher son amour propre, car il était brave aussi.

Préoccupé de le tirer d'un ennui mortel, de gai devenu triste et pensif, j'eus l'idée de l'inviter au bureau; j'en prévins mon oncle, car il avait accepté. Dès que nous fûmes ensemble, on convint d'adresser une demande d'emploi dans la garde de S. A. S. le grand duc de Bade que j'écrivis sous dictée, mis au net sous enveloppe, et sous le nom d'un M. de Roggenbach, ancien ami de cette famille, il reçut au bout de quinze jours un brevet d'officier.

J'étais fort souvent tourmenté par le mal de gorge; tous les topiques, tels que le sirop de mûres ne pouvaient me calmer; cependant la femme Hantz notre voisine, possédait un remède infailible, consistant en suie mélangée de saindoux et une gousse d'ail cuit sous la cendre, dont on fait un cataplasme que l'on place en guise de cravatte.

M. Félix Desportes, préfet du Haut Rhin, par lettre officielle annonça à M. Blondel d'Aubers, sous-préfet de Porrentruy, l'arrivée prochaine des réunis de la division Oudinot, envoyée pour prendre possession du comté de Neuchâtel et Vallengin vassal du roi de Prusse, que Napoléon en déposait, pour en doter son favori intime Alexandre Berthier, l'un des grandes dignitaires de l'Empire, major général.

Ces belles troupes, toutes d'élite et d'infanterie légère, et qui avaient été de réserve à la bataille d'Austerlitz du 2 décembre 1805, d'un ensemble de 6000 hommes, firent leur entrée dans Porrentruy le 14 mars 1806. Par un temps superbe, elles défilèrent sur une seule colonne de front depuis la grande boucherie, sous le commandement du général Dupas, au son d'une belle musique. De longtemps on n'avait vu un tel spectacle: c'était un coup d'œil imposant et majestueux.

Le général Delmas, venu à Porrentruy en 1792 comme chef du bataillon de la Corrèze, et qui vivait chez nous dans une simple solde de retraite de division, fixée à trois mille francs, reçut chez lui le général Oudinot, dans l'hôtel de Roggenbach qu'il avait acheté. Il avait gagné ses épaulettes à Hohenlinden sous Moreau, s'était distingué depuis à Biberach à la tête de la cavalerie légère, à Marengo, à Trévis, et s'en était revenu de Turin avec un trésor. On sait que Delmas reprit du service en 1813 et fut tué à la bataille de Leipzig. Pour lors, il était en disgrâce; en voici le motif.

Emule de Bonaparte, étant du même grade et vivant en familiarité avec lui, il se trouvait à la cérémonie de la bénédiction des drapeaux et étendards dans l'église des Invalides, le Premier Consul lui dit: « Général que penses-tu de cette affaire? — C'est une vraie capucinate! — Ce mot fut retenu.

El quand parvenu au faite du pouvoir, étant premier consul à vie, il se fit créer empereur portant déjà sur le pommeau de son épée le diamant de la couronne, évalué à quelques millions, se donnant un léger coup du côté de son épée: « cela me va-t-il bien là? dit-il à Delmas — Pas mal, mais s'il fallait le disputer, tu ne le garderais pas. » C'en fut assez. Le propos valut à Delmas l'ordre de s'éloigner à soixante lieues de Paris.

Dans la soirée de ce jour, il y eut concert à grand orchestre, suivi d'un bal à l'hôtel de la sous-préfecture. On exécuta l'ouverture de Jemmappes: par intervalle, la grosse caisse simulait le canon, la clarinette les cris des blessés.

(*) La division Oudinot fit son entrée à Neuchâtel le 18 mars. Voici comment cet événement est signalé dans le *Moniteur universel* du 4 avril 1806: « Neuchâtel le 16 mars. Le général Oudinot est entré hier dans cette ville à la tête de ses grenadiers et a pris possession de notre principauté. La remise lui a été faite par M. le baron de Chambrier commissaire de S. M. le roi de Prusse; le général Oudinot l'a reçu au nom de S. M. l'Empereur des Français Roi d'Italie Ce général a sur le champ ordonné le séquestre de toutes les marchandises anglaises, ce qui a déroulé nos spéculateurs de Bâle, qui, sur le bruit que ce pays devait passer à la France, avaient inondé Neuchâtel de marchandises de contrebande C. F.

sés, c'était tout à fait idéal. Le général comte Ruffin et M. Lefaulcheux, des droits réunis, donnaient du cor; l'ensemble était parfait d'accord.

Le Général au front chauve, le menton appuyé sur un beau jonc à pomme d'or, écoutait avec complaisance les couplets chantés à sa louange par M^{lle} Barthelemy, improvisés par la verve féconde du professeur Gressot, et mis en musique par M. Kuhn père d'un génie transcendant. Je puis les citer de mémoire (*) Pour l'intelligence du texte, je rappelle que les Russes de Souvarow faits prisonniers à la bataille de Zurich furent envoyés à Gray, d'où ils retournèrent habillés, et que le canon d'honneur portant le nom du héros existe encore à l'hôtel des Invalides à Paris.

Cette fête de circonstance a été des plus brillantes, et a laissé un profond souvenir dans les cœurs.

La première strophe, comme on le voit, rappelle le dévouement d'Oudinot destiné à la carrière du barreau, qu'il abandonne pour servir sa patrie, dans les premières crises de la Révolution.

On fit dans cette circonstance le recensement général des habitants capables de loger des militaires; j'avais coopéré de mon mieux à cette tâche avec une application soutenue, car on allait du N° 189 rue des Ursulines, au 190 dans celle de la Clef, à une certaine distance; confiant dans ma mémoire, on n'avait plus recours au registre, j'indiquais sur le champ le nom et l'adresse.

Le comte Ruty général de brigade, et le colonel Baltus dirigeaient le train des parcs d'artillerie.

La guerre avec Frédéric Guillaume III roi de Prusse eut lieu cette année. On lisait au *Moniteur*, seul journal officiel, que les gardes du corps avaient aiguisé leurs sabres sous les fenêtres de l'hôtel de M. de la Forest de Divonne ambassadeur français à Berlin. Je me trouvais à la pinsonnière du château à lire les bulletins de la bataille d'Iéna livrée le 14 septembre 1806 où, selon la coutume, les Français furent vainqueurs. On y perdit de connaissance, M. Lallemand lieutenant du 61^e, qui avait remplacé M. Thouvenin, généralement regretté.

C'est en ce temps là que l'on forma les cohortes de gardes nationales jusqu'à Mayence pour escorter les prisonniers jusqu'à destination.

M. Docourt, Louis y fut incorporé avec le grade de lieutenant, et décoré par l'Empereur dans une revue d'inspection.

(*) Bientôt aux cris de la patrie,
Son âme fière a répondu
Pour son pays donner sa vie
Était sa première vertu.

Bar-sur-Ornain l'a vu naître,
Le barreau fût son appui,
Il le quitta, c'était pour suivre
Son général et son ami (bis)

De Masséna l'appui fidèle,
A Zurich entendant la voix
Tu fais une guerre nouvelle
Aux enfants du nord peu courtois.

Ils menaçaient déjà la France
On doute un instant du succès,
Oudinot agit sa lance
Et les lauriers sont des cyprès. (bis)

Le Mincio sait ton courage
Te souviens-tu de ce canon?
La France t'en a fait hommage
Il fut honoré de ton nom

Le Rhin, les Alpes, et l'Adige,
Avec respect parlent de toi,
Oui, partout tu fus un prodige,
Braver la mort était ta loi (bis)

Il faut un guide aux invincibles,
Napoléon fixe son choix.
Il avait des preuves sensibles
Qu'il vaincrait toujours à sa voix

Un jour on lira dans l'histoire
Que Bonaparte à son héros
Dit: Si tu vois fuir la victoire,
Ramène-la sous tes drapeaux (bis)

Reçois au nom de la patrie
Nos vœux pour toi, pour tes guerriers;
Puissent les charmes de la vie
Embellir longtemps tes lauriers.

Et quand l'olivier délectable
Répandra sur nous ses douceurs,
La bravoure incomparable
Doit vivre à jamais dans nos cœurs (bis)

M. Waitz, Dominique, ancien officier au régiment du Prince Evêque de Bâle au service de France, habile tacticien, a commandé pendant bien longtemps la milice citoyenne de Porrentruy que S. E. le maréchal Kellermann duc de Valmy, sénateur, a souvent visitée. Après lui, est venu M. Leconte, sous-lieutenant au 14^{ème} d'infanterie légère, et ensuite M. Girardier, receveur de l'enregistrement.

J'étais fort assidu à mon travail, sans qu'il ait été encore question de me donner salaire; mon oncle me laissait le produit des livrets d'ouvriers, et j'obtenais d'expéditions pressantes quelques aubaines. Je pris enfin le parti de solliciter; ma pétition renvoyée au conseil municipal fut bien accueillie, et on délibéra à l'unanimité un traitement de trois cents francs imputé sur les recettes communales, et payable par trimestre.

J'employai assez bien une fraction de la somme que je touchai; ce fut à l'achat d'une pièce de taffetas blanc, dont je fis cadeau à ma sœur Marie Rosine pour une robe de parure.

J'avais la manie de faire la conduite à ceux de mes amis qui partaient, jusqu'à Mulhouse, m'en revenant par Altkirch, je dépensais follement mon argent: avec plus d'ordre et d'économie, j'aurais fait durer ce plaisir.

J'ai cité l'époque de ma naissance, voici l'horoscope qui s'y rattache.

« L'homme qui naîtra dans ce mois (Février) sera d'une taille médiocre; d'un physique ordinaire; la fortune lui sera assez favorable, il aimera les plaisirs et les fêtes, sera généreux et rendra heureux ceux qui l'entoureront »

Je n'ai jamais démenti cette vérité innée en moi. J'ai en aversion l'égoïsme.

Selon les vieilles traditions, la distribution des prix de l'année scolaire avait lieu le 19 du mois d'août, on organisa un drame à grand spectacle: « *Le comte de Waltron ou la subordination* », traduite d'un auteur allemand, (la scène se passe en Danemark.)

M. Raspieller, toujours disposé à l'amusement de la jeunesse studieuse, m'avait chargé de copier la pièce pour en extraire les rôles. Le mien était celui de capitaine auditeur du conseil de guerre, j'interroge le prévenu accusé d'emportement envers son colonel et propre beau frère, touchant la désertion de deux soldats de sa compagnie (supposée) d'après lui: tous mes efforts et ceux des juges sont inutiles Waltron n'a pas songé à se défendre, il veut mourir en brave; il est condamné à passer par les armes. Le régiment est assemblé, on amène le patient auquel je donne lecture de la sentence, et brise devant lui une baguette de coudrier pour simuler la séparation de l'âme avec le corps.

Au moment suprême où les hommes du piquet pour l'exécution vont mettre en joue, et où l'on n'attend plus que le dernier mot, survient le prince royal qui lui doit la vie, en criant grâce!

Le principal rôle de la pièce a été rempli par M. Kohler, Joseph; celui du colonel par M. Kuhn Joseph, et celui du prince par M. Theubet, Antoine fils du président du tribunal.

Mais — où l'émotion a été vivement partagée, c'était la comtesse arrivant exprès pour venir féliciter son époux sur une action d'éclat restée sacrée; Mlle Cunier, Julie a été sublime.

Pendant les entr'actes, on égayait le parterre par la vue d'une salle de police remplie de soldats couchés sur la paille; Herméné gilde Guélat, mon frère puiné se réveillait à moitié endormi, en chantant ce refrain qu'on répétait en chœur:

« Morbleu, quand j'ai bu (bis) une ritournelle par un long coup d'archet; je suis plus formidable que le diable, Mars a peur de moi.

C'est en uniforme de musicien de la garde

nationale que Negelen, Mathieu élève de M. Bandt, fit mon portrait à l'huile qui orne encore en ce moment un coin de l'appartement dans la maison. Je l'avais acheté après le départ d'Antoine, Kusnick, qui allait rejoindre son frère officier en Autriche.

La conscription de la classe de 1810 décrétée, j'en faisais partie. Je n'avais crainte du sort ; je venais de remarquer un capitaine décoré, arrivé depuis peu de Sarguemines (Moselle) M. Wetter, (*) beau frère du général Delmas que la fortune avait favorisé. Je me disais mentalement : « pourquoi, avec de l'instruction ne réussirais-je pas ? » — j'étais décidé.

O tirait un « a » à l'avance ; l'opération se fit au commencement du mois de février à la sous-Préfecture ; l'appel des noms se faisait par ordre alphabétique. Le mien prononcé, j'approche de l'urne, et en tire le N° 45.

Le dernier du contingent d'activité était arrêté au 40.

Le jeune Negelen avait ramené le N° 69.

Avant le tirage, on était d'accord à partager ensemble notre destinée ; il avait un oncle maternel, officier supérieur au 50^e de ligne qui avait son dépôt à Cambrai (Nord) Comptant sur sa parole, j'avais rempli deux imprimés d'engagements lointains, et après avoir signé le mien, je me rendis chez lui pour en faire autant. Les pleurs de sa mère, « mon pauvre Nicolas, je ne te reverrai plus ! » m'ôtèrent la parole, je sortis et courus jeter au guichet de la poste celui me concernant, sans plus de réflexion.

La visite du préfet, du général, et de M. Briche secrétaire eut lieu sur la fin du mois.

J'aurais pu user de moyens pour me faire réformer, pour faiblesse de complexion apparente ; étant d'ailleurs assez bien constitué, sain de corps, je me serais fait scrupule d'être remplacé, je ne me présentai pas.

Ma sœur se trouvait alors à Delémont chez Mlle Bennot, son amie ; je saisis cette occasion pour aller prendre congé d'elle, de la maison Pallain, et de nos anciennes connaissances, en même temps que pour me faire à la marche.

Je partis le 1^{er} mars, et fis mes sept lieues sans éprouver la moindre fatigue ; je reçus bon accueil de M. Bennot.

Pendant mon séjour, nos promenades étaient au Forbourg, d'où l'on plonge la vue sur une belle prairie émaillée de fleurs, qu'arrose la Birse des eaux claires et limpides et sur les bords Quinquerez, d'un bel aspect. J'eus lieu d'être en ne peut plus content de ce petit voyage.

J'y remarquai en passant une demoiselle de Roggenbach avec sa cousine Mlle D'Ichtersheim d'une rare beauté, l'une et l'autre.

A mon retour, nous nous rendimes, mon père et moi au collège, pour y faire visite et me recommander à M. l'adjudant général baron Gressot, ci-devant officier au régiment du Prince, depuis aide de camp du maréchal Augereau, et en ce moment chez son frère qui lui avait déjà parlé de moi. Aussi n'eus-je besoin d'en dire plus : il m'adressa directement à M. Gauthier colonel du 37^e régiment d'infanterie de ligne, son intime ami, alors cantonné à Châlons sur Saône, Tournus et Cuisery après la campagne de 1808, et la prise de Stralsund capitale de la Poméranie suédoise, sous le maréchal Brune.

(A suivre.)

Les chiens dans l'armée

Connait-on le rôle que les chiens sont appelés à jouer dans l'armée ? Il est plus important qu'on ne suppose, car ils deviennent de vrais auxiliaires de l'armée.

Ces chiens sont destinés au service des avant-

(*) Ignace Wetter né à Porrentruy le 5 novembre 1776 fils de l'auvergiste du Soleil, entré au service en 1800, était alors arrivé au grade de chef d'escadron de cuirassiers. Il fut tué quelque temps après, le 22 mai 1809, à la bataille d'Essling. C. F.

postes et à la correspondance. On a bon espoir des services qu'ils pourront rendre. Mais si on en juge par les essais qui ont eu lieu à Vincennes et par les résultats obtenus en Russie, en Allemagne et en Italie, on peut dire que ces animaux, grâce à leur merveilleux instinct, leur sensibilité d'odorat, leur finesse d'oreille, leur intelligence et leur docilité, contribueront puissamment en temps de guerre à la sécurité de l'armée. En France un officier, M. le lieutenant Jupin, du 32^e de ligne, a été chargé d'aller étudier à l'étranger l'emploi des chiens dans les corps de troupes, et c'est sous sa direction que se fait le dressage des chiens incorporés.

Les chiens peuvent rendre à l'armée divers services. Aux avant-postes, par exemple, surtout la nuit, ils sont d'un précieux secours. Au moindre bruit lointain, ils se dressent, cherchent à se rendre compte de sa cause et sa direction, ils vont à la découverte, puis reviennent quelques instants après et par leur attitude, par leur aspect tranquille ou effaré, montrent s'il y a ou non quelque danger à craindre.

Dans ses reconnaissances, le chien accompagne les hommes qui marchent en avant, il va de côté et d'autre ; si son maître lui indique un point suspect, il s'en approche avec prudence, il écoute, flaire et ne revient qu'après s'être assuré qu'il n'y a aucun danger.

Ces chiens sont également employés pour la correspondance entre les avant-postes et les gros de la troupe. Dans ce cas, l'animal est mené à la chaîne par les soldats qui s'éloignent, tandis que son maître reste au quartier général.

Alors si cette troupe, qui est au loin, à trois quatre, cinq lieues même, veut envoyer une dépêche, à un renseignement urgent à transmettre, ce message est placé dans un petit sac de cuir fixé au cou du chien, et celui-ci est rendu en liberté. Immédiatement il se met en route pour revenir à son point de départ, mais il effectue ce trajet avec une extrême prudence ; il se dissimule, il suit les haies, les fossés, les talus, s'arrête, se cache ou fait un détour s'il rencontre des personnes, et enfin il arrive au poste où l'attend son maître qui prend alors la dépêche et la porte à ses chefs.

Dans les champs de tir, notamment à Schweirin, on a utilisé la sagacité des chiens à établir une communication constante entre les cibles et stands. Ces chiens se sont habitués très facilement au bruit des détonations.

Le chien de guerre doit savoir reconnaître l'ennemi. En Allemagne, l'ennemi c'est le soldat français, et voici par quel procédé on leur apprend à connaître et à craindre nos voisins. Un individu portant l'uniforme de ceux-ci se cache, par exemple, derrière un buisson, un rocher ou un abri quelconque ; le chien à dresser est envoyé par son maître en reconnaissance vers cet abri. Au moment où il s'en approche, l'individu caché se dresse tout à coup, et poursuit le pauvre animal en lui lançant des pierres et en criant, de sorte qu'au bout de peu de temps le chien a une profonde terreur de l'uniforme français, et il apprend à se méfier de tout obstacle, de tout endroit qui pourrait dissimuler un ennemi.

Une des difficultés de l'emploi des chiens dans l'armée était de trouver une race intelligente, aux sens très développés, et en même temps forte et robuste. Après plusieurs essais, on s'est arrêté en Allemagne à une race de petite taille et poils longs et fournis, présentant quelque analogie avec l'ancienne race française, aujourd'hui presque disparue : le « loulou », le chien de diligence. En France, dans les quelques essais qui ont eu lieu, ce sont les chiens de bergers et surtout une race moyenne à robe sombre, très intelligente et aboyant fort peu à laquelle on semble devoir donner la préférence. Lorsque les expériences faites actuellement auront permis de déterminer la meilleure race et les meilleurs procédés d'éducation, tous les ré-

giments français seront pourvus de chiens de guerre.

Il est probable que ces chiens recevront au régiment non seulement une éducation officielle, mais, en outre, un enseignement supplémentaire de tours d'intelligence et d'acrobatie qui les transformera en véritables chiens savants.

De plus, à en juger par l'existence faite autrefois par les tronpiers aux « chiens du régiment », on peut prévoir que les chiens de guerre modernes ne seront pas malheureux.

Le chien du régiment, jadis, était le plus souvent un orphelin recueilli par un soldat charitable, puis élevé et adopté par la troupe.

D'autrefois, c'était un prisonnier de guerre capturé dans quelque village emporté d'assaut.

Le chien du régiment, lorsque celui-ci était en marche, avait sa place marquée derrière la musique, immédiatement avant la cantinière.

Il a fallu plusieurs arrêtés ministériels pendant l'empire pour que les troupiers consentissent à abandonner leurs amis d'adoption.

Il y a un grand nombre d'exemples de surprises de l'ennemi, déjouées, d'embuscades découvertes, et de troupes sauvées grâce à la vigilance du chien du régiment. Nous rappelons les services rendus lors de la campagne d'Italie (première République), par l'illustre Moustache qui, marchant toujours à l'avant-garde, en premier éclaireur, découvrit bien des embûches. Les soldats avaient une telle confiance dans son instinct qu'ils le suivaient en pays inconnus comme un guide sûr et fidèle. Moustache tomba frappé d'une balle ennemie, et on l'enterra avec les honneurs militaires.

Dans les guerres d'Afrique, les chiens ont souvent déjoué les ruses des Arabes. On a raconté l'histoire du chien Fanfare du 4^e régiment de zouaves, qui, nommé caporal, puis sergent à la suite d'actions d'éclat, périt traîtreusement assassiné dans un guet-apens. Attiré loin de son régiment, grâce à la complicité d'un être de sa race, mais d'un sexe différent, il fut décapité par les Arabes et sa tête fut placée en évidence au bout d'une pique. Le lendemain, le 4^e zouaves emporta d'assaut deux villages fortifiés qui jusque-là avaient résisté à toutes les attaques, et Fanfare fut vengé.

Sur les planches

(Suite et fin)

Je n'y failirais pas... si tu avais un frère qui te ressemblât.

— Ne raille pas...

— Au contraire et tu me plais fort pour belle-sœur...

— Hélas ! Tu l'as entendu tout-à-l'heure encore... Quand je changerais pour tous, je resterais toujours pour lui ta pensionnaire gauche et ridicule de notre présentation... La première impression ne s'efface pas, va !

— Ta ! ta ! ta ! ta ! C'est ta faute d'abord ! Pourquoi a-t-il une voix de demoiselle !...

Ça doit être commode pour commander un équipage...

— Ça lui va si bien !

— Affaire de goût... Alors tu l'aimes ?

— A quoi bon ! Puisqu'il ne m'aimera jamais, ni lui, ni personne...

— Je ne compte pas ! C'est gentil pour ton amie !

— Ma bonne chérie !

— Eh bien ! moi, je prétends que tout le monde t'entoure d'affection, te rende justice ! car tu es charmante en tous points, seulement tu ne te mets en frais que pour moi...

— Je n'ose pas...

— Tu n'oses pas ! Tu n'oses pas ! Il faudrait te guérir de ta timidité, comme *Zamore*...

Zamore !

— Un jeune terre-neuve que nous avions à La Guadeloupe, et qui, malgré les qualités aquatiques attribuées à sa race, refusait obstinément